

YVES HAYAT CHEZ VISION FUTURE

## « Il y a une ombre au tableau »

La Galerie Art 7 n'est plus, vive Simone Dibo-Cohen qui continue sa longue route de galeriste-mécène en un autre espace, comme collaboratrice d'un autre mécène de l'art, le docteur Chaubard, ophtalmologiste bien connu, qui fonda un lieu d'expositions d'art contemporain : « Vision Future ».

C'est donc à « Vision future », 5, rue du Congrès, à Nice, que, du 12 mai au 20 juin 2005, Simone va présenter les derniers travaux d'Yves Hayat, ce ne sera pas la première fois.

« Il y a une ombre au tableau » comporte entre autres une variation, en cinq panneaux, de la même infante déconstruite, lacérée, grevée d'éléments hétérogènes — ombres, poubelles —, personnage féminin à la dérive comme initialisé par l'ombre d'un homme sans visage, musicien naufragé à l'instrument saccagé...

Comme le pointe le grand critique Francis

vaillamment. Quelque chose d'arraché, qui refuse de disparaître. Un sens du cinéma, caractéristique des nouvelles générations d'artistes, soutient la réflexion d'Yves Hayat sur l'espace-temps, la surface, la profondeur. Même dans la graphie, on ressent comme un zoom à l'œuvre : le mouvement n'est jamais absent.

La sérialité donne de l'ampleur aux thèmes, et une certaine hantise. La dramaturgie est saisissante, et le traitement infligé aux princes de l'époque classique parle bien de la destitution des pères, de la nostalgie du Père, qui habite notre époque. C'est ce qu'indique « Les icônes sont fatiguées », un portrait d'Einstein en noyé...

Abandonnés sont les rejetons qui ne peuvent plus croire en un grand autre garant. En reprenant la figure de Jésus, son martyr, n'est-ce pas du « Père, père, pourquoi m'as-tu abandonné » qu'il est question ici ? Et de

de guerre », est tangible. Renvoyant au metteur en scène-témoin, celui qui jette sur les murs des figures défigurées pour les laisser opérer, il les jette aux chiens, aux chiens des cours, ceux de l'infante Marguerite, encore...

Le trajet entre celui qui regarde, et l'œuvre, et le peintre — celui qui a d'abord vu, en lui, hors lui, et dit : « Regarde » — ne cesse de tisser une toile, un Internet sensible et tragique.

Ce que Michel Foucault a nommé la « réciprocité ». « En apparence ce lieu est simple ; il est de pure réciprocité : nous regardons un tableau d'où un peintre à son tour nous contemple ».

C'était à propos des « suivantes » : les Ménines, le tableau de Vélasquez qu'il dépiaute dans son premier chapitre de « Les mots et les choses ». Dans la préface, il dit que le livre est né d'un rire, provoqué par un

qui à ses yeux sont en train de construire l'art contemporain, Margaret Michel entre autres, et aussi, comme le 29 octobre 2004 dernier, le quatuor Sonia Grdovic, Wanda Skonieczny, Frédéric Nakache, Marc Alberghina, qui, de manière si différente mais tout aussi poétique et plastique, agitent les questions contemporaines sur l'enfance, l'érotisme et même la sexualité.

Quant au « Carré de l'Ecole de Nice » du 9 décembre dernier, il permettait d'offrir au public une rencontre ludique mais indispensable avec certains héros de l'Ecole de Nice, Ben, Chubac, Miguel, Nivèse, et des « Portraits de l'Ecole de Nice » signés Frédéric Altmann.

Ludique et indispensable, l'exposition d'Yves Hayat, car elle fait sauter au visage ce que la fatigue de la pensée, si ce n'est pas sa défaite, nous fait constamment reléguer à l'état de toile d'araignée dans un vieux gre-



Les infantes (2005)

Parent, Yves Hayat détourne des images classiques, celles de Vélasquez, Rubens, Michel-Ange Murillo, etc., pour leur faire dire quelque chose d'aujourd'hui, ce qu'Hayat accomplit aussi avec ses photographies, où il associe, relie, compose des signifiants-choc pour, comme l'écrit Frédéric Altmann, « dénoncer le monde qui torture, ligote, bâillonne, asservit », ou Agnès de Maistre : « il y a des idées plastiques formidables comme cet œil couturé avec du fil rouge réel et qui saigne, superbe métaphore de la souffrance de la vision, souffrir de ce que l'on voit ou souffrir parce qu'on est empêché de voir ? ».

La reconnaissance de la grandeur de la peinture classique ne se limite pas ici à sa destruction féconde, le dessinateur Yves Hayat y prouve d'abord la qualité de son « métier », au sens de l'artisanat génial des écoles de la Renaissance et autres, ses dessins de haute maîtrise témoignent d'un ressourcement riche d'émotions : très beaux portraits d'hommes, de femmes, visages, corps, qui apportent, dans leur porosité et leur évanescence/présence, l'intensité de l'humain entre sa naissance et sa mort, dans sa tentative d'être, avec ce quelque chose qui se délite mais lutte

l'humiliation, et de l'écrasement de l'individu ? Même si la jeune femme, en princesse piétinée, violée, salie, n'est pas la petite infante Marguerite entourée de ses Ménines, c'est comme si le fantôme de la reddition parcourait l'œuvre d'Yves Hayat (« La reddition de Breda » de Vélasquez nous montre la guerre et la paix, leur pacte conclusif, d'une manière si propre et élégante, déréalisée, que de cela nous ne voulons plus, nous auxquels les médias offrent quotidiennement une galerie des horreurs. L'art contemporain ose dire le désastre, le naufrage. Mais n'est pas naufragé, comme certains veulent le croire, dans leur refoulement. Simplement, il ne dore plus la pilule. Et les ors de la peinture classique sont traînés dans la boue, à juste titre.

Deuxièmement, en-deçà de la valeur évocatrice des images, de leur critique au sens technique, un rappel important s'opère, celui de la place du peintre. Qui ne s'y met plus de nos jours de manière figurale, qui ne peint plus son atelier ni ses pinceaux, mais dont la place éthique se glisse, il rôde par les effets de l'œuvre même. D'autant plus présent, hurlant, chuchotant, que l'iconographie est blessée. La vulnérabilité qui se dégage, telle une fragrance (celle du « Parfum

texte de Borgès citant une encyclopédie chinoise qui divisait les animaux en : « L'empereur, les embaumés, les apprivoisés, les cochons de lait, les sirènes, etc. ».

Foucault dit l'ébranlement qu'il faut nécessairement assigner aux familiarités de la pensées pour faire vaciller et inquiéter notre pratique millénaire du Même et de l'Autre. Lorsque l'œuvre crée du malaise, elle évacue le lieu commun, mine le langage, crée des hétérotopies libératrices.

Le travail d'Yves Hayat semble participer de cet éclatement du stéréotype pour que scintille l'incongruité révélatrice de l'absurdité du fantasme et de ses pouvoirs meurtriers.

Le talent de Simone Dibo-Cohen est de s'ouvrir à des discours forts et raffinés, comme elle le prouve depuis des années, avec la théâtralité adéquate, ayant été peintre, actrice, Andromaque, Tartuffe, Antigone, bien sûr. Un peu Antigone elle-même dans sa manière de poursuivre contre vents et marées ce qu'elle a débuté un jour par une exposition de qualité muséale : « Art Juif en Méditerranée », où figuraient Picasso, Atlan, Chagall, etc., et des tapis, des bijoux, et même une synagogue reconstituée.

Depuis, elle n'a cessé de soutenir ceux

nier. Les classiques étaient des gens engagés, l'exceptionnel sens de la réalité de Vélasquez fit, paraît-il, l'admiration de Manet. La réalité ? Est-ce vie ou mort, aujourd'hui ? Si les icônes sont fatiguées, le parfum de guerre flotte outrageusement parmi les fleurs d'amandier... « Dernier jour... avant le jour ? » De quel jour s'agit-il encore et toujours ? Un jour, Théodore Monod data son courrier à partir du 6 août 45, Hiroshima... Les corps d'Yves Hayat ont abandonné le rêve d'immortalité de ceux de Phidias et Praxitèle.

Sommes-nous déjà des graffiti sur une paroi engloutie, à redécouvrir dans quarante mille ans au carbone 14 ? Ou des momies aux expressions délavées, morts avant d'être nés ? « L'homme n'est pas encore né », disait Ernst Bloch. Le pourra-t-il ? La peinture d'Yves Hayat, ou « questions brûlantes ».

France DELVILLE

• « Il y a une ombre au tableau » d'Yves Hayat, à « Vision Future », du 12 mai au 20 juin 2005.

• Vernissage le jeudi 12 mai à 19h30 avec une intervention de France Delville intitulée « Fragments de mots et de choses ».